

HISTOIRE UNIVERSELLE
DE
L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR
L'ABBÉ ROHRBACHER
DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, ETC., ETC.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, ANNOTÉE, AUGMENTÉE D'UNE VIE DE ROHRBACHER, DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
ET DE DISSERTATIONS, CONTINUÉE JUSQU'EN 1872

Par Monseigneur FÈVRE
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἀγία Ἐκκλησία.
S. ÉPIPHANE, l. I, c. V, *Contre les Hérésies*.
Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. AMBR., *In Psalm. XL, v. 30.*

TOME VIII
LIVRES LXVIII à LXXIII

TOME VIII A



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
43, RUE DELAMBRE, 13
1872

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME

DE LA MORT DE SAINT BERNARD, 1153, A LA MORT DU PAPE ALEXANDRE III, 1181.

L'Église de Dieu, en maintenant sa liberté et son indépendance contre les hommes qui mettent la force au-dessus de la vérité et de la justice, maintient la liberté et l'indépendance de tous les peuples chrétiens.

§ I^{er}.

PONTIFICATS D'ANASTASE IV ET D'ADRIEN IV.

Depuis deux ou trois siècles, bien des savants reprochent aux siècles du moyen âge, notamment au douzième, une faute énorme, et qui, suivant eux, a été la source funeste de maux incalculables : c'est la *scolastique*. Depuis deux ou trois siècles, ce mot seul apparaît comme un hideux fantôme ; certains savants, en particulier, lui en veulent beaucoup.

Pour plusieurs, méthode *scolastique*, philosophie *scolastique*, est synonyme de méthode absurde, philosophie ridicule. Si, pendant bien des siècles, on n'a point fait de progrès dans les sciences, c'est la *scolastique* qui en est coupable. Voyons si la chose est aussi criminelle qu'on le suppose.

Les vocabulaires nous apprennent que *scolastique* vient du latin *schola*, en français *école*, et que méthode *scolastique* veut dire méthode ordinaire dans les écoles, méthode pour enseigner ce que l'on sait à des écoliers qui l'ignoient.

Or, quels sont les caractères essentiels d'une bonne méthode d'enseignement ?

Avoir et donner une idée nette et précise de ce que l'on enseigne ; pour cela, poser des principes certains, en déduire des conséquences par des raisonnements justes, n'employer que des expressions claires ou nettement définies ; éviter les digressions inutiles, les idées vagues, les termes équivoques ; mettre dans tout l'ensemble un ordre qui éclaircisse les questions les unes par les autres.

Telle est la méthode géométrique. La méthode *scolastique* n'est pas autre chose.

La méthode *scolastique* est opposée à la méthode oratoire. Si un géomètre délayait ses théorèmes en des harangues cicéroniennes, il

serait ridicule. Un avocat qui réduirait son plaidoyer en formules algébriques ne le serait pas moins. Chaque méthode est bonne, appliquée où et comme elle doit l'être.

Exemple : la religion catholique embrasse tous les siècles, tous les peuples, toutes les vérités. Les Pères de l'Église, qui en ont traité les différentes parties d'une manière oratoire, forment peut-être plus de cent volumes in-folio ; les auteurs plus récents forment des bibliothèques : par la méthode *scolastique*, Thomas d'Aquin a réduit le tout en un volume ; et, plus tard, on a résumé ce volume en une petite brochure nommée le catéchisme, qui lui-même se trouve résumé, depuis dix-neuf siècles, dans une assez courte prière, qu'on appelle le *Credo*.

Un résumé pareil des autres connaissances humaines est à désirer et à faire. Aristote l'a fait pour les connaissances de son temps. A la fois conquérant et législateur des régions de l'intelligence, il les a distribuées par provinces, par cantons, par communes, assignant à chaque science, souvent à chaque mot, ses limites naturelles.

Dans les siècles du moyen âge, lorsque les Goths, les Francs, les Lombards, les Saxons, devenus Chrétiens, commencèrent à prendre goût aux sciences, le plus simple et le plus pressé fut d'apprendre d'abord ce que l'on savait avant eux. L'Encyclopédie d'Aristote fut un bienfait immense, surtout en Occident, où trois philosophes catholiques l'avaient encore résumée en latin, savoir : Boèce et Cassiodore, tous deux consuls romains, et saint Isidore, évêque de Séville.

Mais, depuis ce temps, les sciences d'obser-

vations en particulier ont fait des progrès considérables. Il faudrait donc aujourd'hui un nouvel Aristote pour résumer, avec la clarté et la précision du premier, dans un langage intelligible au commun des hommes, toutes les sciences actuelles, et les coordonner entre elles de manière à présenter au lecteur un ensemble exact de ce que l'on sait aujourd'hui. Une gloire immortelle attend cet homme ; une gloire d'autant plus grande, qu'il aura une difficulté plus grande à vaincre. Dans les siècles du moyen âge, les savants avaient tous la même langue et pour toutes les sciences, la langue de Cicéron, de Plin, de Boèce, de Cassiodore. Aujourd'hui, chaque savant, et dans chaque science, se forme une langue à part, qui n'est proprement d'aucune langue, mais un mélange informe, une confusion barbare de mots ou de débris de mots grecs latins, arabes, italiens, anglais, français, allemands.

Mais, dit-on, la méthode scolastique n'a rien inventé. Ce reproche suppose des idées peu nettes de ce que l'on dit. La méthode scolastique est une méthode d'enseignement, et non pas une méthode d'invention. Pour enseigner bien, il faut donner des idées nettes et précises de ce que l'on enseigne ; pour les donner, il faut les avoir. Avant d'enseigner aux autres, il faut savoir soi-même. Enseigner ce qu'on ne sait pas, enseigner ce qu'on sait mal, est un secret qu'on ignorait dans les siècles d'ignorance. Peut-être qu'on l'a découvert depuis, comme tant d'autres ; peut-être est-ce là le secret de tant de cours de philosophie qu'on imprime, où des idées vagues, confuses, souvent contradictoires, sont délayées dans un style d'orateur et de poète ; peut-être est-ce là le secret de cette confusion d'idées et de langues dont on se plaint jusque dans les tribunes législatives, et dont plus d'une fois on y donne même l'exemple ?

Mais, dit-on encore, la méthode scolastique tue l'éloquence et la poésie. Autre idée peu nette ; car elle suppose que c'est à la méthode scolastique ou géométrique à former les orateurs et les poètes. La méthode géométrique est bonne pour former des géomètres, des esprits exacts, qui raisonnent juste sur ce qu'ils savent. Mais vouloir qu'elle leur apprenne en même temps à revêtir tout cela des ornements de l'éloquence ou de la poésie, c'est vouloir que l'anatomie nous enseigne à nous vêtir avec goût et à nous présenter avec grâce. Si des scolastiques l'ont prétendu, le tort en est à eux, non pas à leur méthode ; si un géomètre a dit, après avoir entendu une belle tragédie de Racine : Qu'est-ce que cela prouve ? c'est le fait du géomètre, et non de la géométrie.

Mais, ajoute-t-on, lorsque régnait la méthode scolastique, il n'était pas permis de faire de nouvelles découvertes. — Vraiment ? — Et pourtant c'est dans les siècles du moyen âge, c'est dans les siècles et les pays où régnait la scolastique qu'on a inventé la gamme

musicale, l'usage de la boussole, la poudre à canon, les moulins à vent et à eau, l'emploi de la vapeur, le télescope, l'art de peindre sur verre et à l'huile, les horloges à roues ; et pourtant c'est dans les siècles et chez les peuples où régnait la scolastique qu'on a découvert et le nouveau monde, et la route maritime aux Indes, et la rondeur de la terre ; et pourtant c'est dans les siècles et chez les peuples où régnait la scolastique que se trouvent les chefs-d'œuvre de peinture, de la sculpture et de l'architecture chrétiennes. Voilà comme la méthode scolastique empêche les nouvelles découvertes. Mais supposons tout le contraire. La cause en serait-elle à la méthode ou à ceux qui en abusaient ? De ce que cette méthode est bonne pour bien enseigner ce que nous savons, en conclure que nous savons tout et qu'il n'est pas permis d'apprendre davantage, si jamais personne l'a dit, assurément ce n'est ni Aristote, ni sa méthode. Au contraire, pour découvrir ce que l'on ne sait pas encore, le meilleur moyen n'est-il pas d'avoir une idée nette de ce que l'on sait déjà ?

Mais enfin, les scolastiques ont traité bien des questions oiseuses, ridicules. Les scolastiques, soit, mais non la scolastique. Encore les questions qui travaillent le plus les penseurs des derniers temps sont précisément de ces questions oiseuses qu'on reproche aux scolastiques d'avoir traitées et que peut-être l'on ne traite soi-même d'oiseuses et ridicules que parce que l'on se tient à la surface et dans le vague, et qu'on n'approfondit rien. Un fait, c'est que, depuis que dans l'enseignement de la philosophie ou des vérités générales de l'ordre naturel on ne suit plus la méthode scolastique, la méthode qui demande avant tout la netteté dans les idées, la précision dans le langage, une suite rigoureuse dans tout l'ensemble ; il est de fait que, depuis ce temps, l'anarchie des idées, la confusion même du langage est arrivée au point qu'on se croirait à la tour de Babel, et que les sociétés politiques sont menacées de retomber dans le chaos.

Quant à la théologie, science de Dieu et des choses divines, science de la doctrine chrétienne, elle a commencée à être enseignée d'une manière scolastique, d'une manière convenable aux écoles, dès qu'il y a eu des écoles spéciales de théologie ; ce qui arriva principalement dans le douzième siècle.

L'enseignement, soit familier, soit oratoire, de la doctrine chrétienne n'a jamais cessé dans l'Église. L'abrégé de cet enseignement plus populaire, aussi bien que de l'enseignement plus scientifique, se trouve dans le symbole des apôtres, que les fidèles apprenaient par cœur et que les pasteurs leur expliquaient, soit dans des instructions familières nommées catéchismes, soit dans des instructions plus oratoires nommées sermons ou homélies. Un article de la croyance commune était-il attaqué par des hérétiques, aussitôt les docteurs de l'Église en défendaient la vérité, et par les

Écritures saintes, et par la tradition chrétienne, et par la raison même, avec une logique et une dialectique si pressantes, qu'il ne restait à l'erreur aucun moyen d'échapper : nous l'avons vu généralement dans tous les Pères de l'Église, notamment dans Tertullien et dans saint Athanase. Dès lors quelques-uns commencèrent à présenter en raccourci tout l'ensemble de la doctrine chrétienne, divisé en ses principales vérités, appuyée chacune de ses principales preuves, tirées de l'Écriture et de la tradition. Nous avons vu une esquisse dans saint Cyprien ; nous en avons vu le travail beaucoup plus avancé dans saint Jean de Damas, qui aux preuves de l'Écriture et de la tradition joint les discours de la philosophie naturelle. Les docteurs du moyen âge, notamment ceux du douzième siècle, n'ont fait que compléter l'œuvre des Pères, auxquels ils ont succédé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne, pour la défendre avec plus d'ensemble et de vigueur contre toutes les ruses et les subtilités de l'hérésie.

L'autorité des docteurs de l'école et l'autorité des Pères de l'Église est ainsi la même. Là où ils sont partagés d'une manière égale, la question reste douteuse ; les raisons seules peuvent faire pencher la balance. Mais, quand sur une question de foi ou de mœurs, ils sont généralement d'accord, c'est une témérité d'aller contre leur sentiment commun. En troisième lieu, contredire le sentiment unanime de tous les théologiens, touchant la foi ou les mœurs, si ce n'est pas une hérésie, c'est en approcher du moins. Telles sont les trois conclusions de Melchior Canus, théologien qui jouit dans toute l'Église d'une grande et juste renommée. Il confirme la troisième par les considérations suivantes. Si, dans une question où ils sont tous d'accord, les théologiens se trompaient, ils exposeraient l'Église même au péril d'errer ; et si Dieu ne découvrirait leur erreur, il manquerait au peuple chrétien dans des choses nécessaires : car, depuis trois cents ans, chaque fois que l'Église a condamné des hérésies ou porté des décrets sur la foi et les mœurs, elle s'est grandement aidée du secours des scolastiques. Enfin, le mépris de l'école et la peste des hérésies vont toujours ensemble (1).

Et de fait nous verrons Luther et les autres hérétiques du seizième siècle dire pis que pendre contre la théologie scolastique. Nous verrons même certains catholiques plus ou moins équivoques, plus ou moins inconsidérés, se faire plus ou moins les échos de l'hérésie. Tel est entre autres Richard Simon, contre lequel Bossuet se vit obligé d'écrire en ces termes : « Pour ce qui est de la scolastique et de saint Thomas, que M. Simon voudrait décrier à cause du siècle barbare où il a vécu, je lui dirai en deux mots que ce qu'il y a à

considérer dans les scolastiques et dans saint Thomas est ou le fond ou la méthode. Le fond, qui sont les décrets, les dogmes et les maximes constantes de l'école, n'est autre chose que le pur esprit de la tradition et des Pères ; la méthode, qui consiste dans cette manière contentieuse et didactique de traiter les questions, aura son utilité, pourvu qu'on la donne, non comme le but de la science, mais comme un moyen pour y avancer ceux qui commencent : ce qui est aussi le dessein de saint Thomas dès le commencement de sa *Somme*, et ce qui doit être celui de ceux qui suivent sa méthode. On voit aussi par expérience que ceux qui n'ont pas commencé par là, et qui ont mis tout leur fort dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup lorsqu'ils se jettent sur les matières théologiques. Erasme, dans le siècle passé, Grotius et M. Simon dans le nôtre, en sont un grand exemple. Pour ce qui regarde les Pères, loin d'avoir méprisé la dialectique, un saint Basile, un saint Cyrille d'Alexandrie, un saint Augustin, dont je ne cesserais point d'opposer l'autorité à M. Simon et aux critiques, quoi qu'ils puissent dire, pour ne point parler d'un saint Jean de Damas et des autres Pères grecs et latins, se sont servis souvent et utilement de ses définitions, de ses divisions, de ses syllogismes, et, pour tout dire en un mot, de sa méthode, qui n'est autre que la scolastique dans le fond. Que le critique se taise donc et qu'il ne se jette plus sur les matières théologiques, où jamais il n'entendra que l'écorce (2). »

Pour en revenir au douzième siècle, plus d'un auteur recommandable y entreprit de rédiger un corps de théologie : tel Hugues, chanoine régulier de Saint-Victor, tel encore Hildebert, évêque du Mans, l'un et l'autre savants et pieux ; aussi leurs travaux sont-ils dans le sens de l'Église. Mais au même temps se rencontraient des esprits inquiets et téméraires, qui, avec une connaissance superficielle, incomplète du dogme et de la tradition, prétendaient bâtir une théologie complète, non pas tant sur les autorités bien entendues de l'Écriture, des conciles et des Pères, que sur les arguties d'une philosophie plus païenne que chrétienne. Tel était Abailard.

Une des causes est celle-ci. Emerveillés de la logique, de la dialectique, en un mot de la méthode d'Aristote, pour classer et faire valoir ce que l'on sait, certains esprits s'imaginaient que le fond même de la science ne consistait que dans la méthode. Autant vaudrait conclure que l'arithmétique, parce qu'elle sert à compter les écus, fait les écus mêmes. Quelques-uns, éblouis de la renommée de Platon ou d'Aristote, s'imaginaient qu'on ne pouvait rien savoir de plus ni mieux, semblables à des écoliers qui, pour savoir les premiers éléments de la grammaire, s'imaginent tout savoir.

(1) « Connexæ sunt ac fueræ semper, post natam scholam, scholæ contemptus et hæresum pestes, » Melchior Canus, *De loc. theol.*, l. VIII, c. viii. — (2) Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, l. III, c. iii.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.
 DE LA MORT DE SAINT BERNARD, 1153, A LA MORT
 DU PAPE ALEXANDRE III, 1181.

L'Eglise de Dieu, en maintenant sa liberté et son indépendance contre les hommes qui mettent la force au-dessus de la vérité et de la justice, maintient la liberté et l'indépendance de tous les peuples chrétiens.

§ 1^{er}

Pontificats d'Anastase IV et d'Adrien IV. p. 1-55

§ 2

Pontificat d'Alexandre III..... p. 55-178

**Dissertations
 sur le Livre soixante-neuvième.**

I. Du pouvoir des Papes sur les souverains. p. 179-190
 II. L'influence temporelle de l'Eglise sur les sociétés civiles de l'Europe..... p. 190-198
 III. Saint Thomas archevêque, de Cantorbéry, martyr..... p. 198-206

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

DE LA MORT DU PAPE ALEXANDRE III, 1181, A L'AVÈNEMENT
 DU PAPE INNOCENT III, 1198.

Caractère et mouvement général des différents peuples de l'univers, à la fin du douzième siècle..... p. 207-279

LIVRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

DE 1198 A 1216.

Pontificat d'Innocent III. — Ce qu'était le pape au moyen âge.

§ 1^{er}

Commencements d'Innocent III..... p. 280-289

§ 2

Sollicitude générale d'Innocent III sur tous les pays d'Europe..... p. 290-338

§ 3

Sollicitude particulière d'Innocent III sur l'Orient..... p. 339-380

§ 4

Sollicitude d'Innocent III pour défendre la chrétienté d'Occident contre la corruption de l'hérésie manichéenne..... p. 380-411

§ 5

Secours nouveaux que Dieu envoie à son Eglise..... p. 411-427

§ 6

Affaires de l'Empire et de Jean-Sans-Terre. p. 427-444

§ 7

Affaires d'Orient..... p. 444-465

§ 8

Affaires d'Occident. Quatrième concile général de Latran..... p. 465-491

**Dissertations
 sur le Livre soixante et onzième.**

I. Le pape Innocent III..... p. 492-505
 II. Du quatrième concile général de Latran, douzième oecuménique..... 505-510

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

DE LA MORT DU PAPE INNOCENT III, 1216, A LA MORT
 DU PAPE HONORICUS III, 1227.

L'Esprit de Dieu, qui est toujours avec l'Eglise, y réforme le clergé et le peuple, par saint Dominique et saint François..... p. 510-623

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

DE 1227 A 1250.

Les papes défendent et affermissent, contre le César allemand Frédéric II, et l'indépendance spirituelle de l'Eglise catholique, et, par suite, l'indépendance temporelle de tous les rois et peuples chrétiens.

§ 1^{er}

Pontificats de Grégoire IX et de Célestin IV. p. 624-000

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.